

CONCLUSION

Comme nous l'avons affirmé dès le début de cette recherche, on ne peut vraiment comprendre les prises de position autobiographique qui séparent différents individus que si l'on prend en compte la trajectoire sociale de ceux-ci qui est au principe de la représentation subjective de la position occupée et de l'histoire personnelle. Une des caractéristiques les plus déterminantes des discours publics, à prétention subjective, réside, en effet, en ce qu'ils font intervenir, en fonction du type de trajectoire sociale parcourue, la représentation plus ou moins explicite et systématique que chacun se fait de soi, du monde, de la position que l'on y occupe. On comprend, dans cette perspective, que par l'intermédiaire de l'habitus qui définit le rapport à la position occupée, et, par là, les prises de position, on puisse restituer les significations sociologiques de tout roman personnel.

Les autobiographies d'Alfred Mézières et de Ferdinand Baldensperger que nous avons étudiées ne trouvent leur raison d'être ni dans l'aveu subjectif ni dans le strict intérêt individuel. L'intérêt de cette étude c'est qu'elle nous a permis de reconnaître, plus généralement, de quelle manière elles visent à produire et à imposer des représentations qui sont révélatrices du travail historique que le groupe professoral a fait sur lui-même. L'analyse de l'habitus au travers de ces deux narrations nous a donné à voir comment celui qui est institué, légitimé reconnu, se sent sommé dans l'écriture biographique, prétendument la plus personnelle, d'être conforme et d'être à la hauteur d'une certaine définition historique du statut d'universitaire. Cela se traduisant par des modalités particulières de mise en forme, par des thématiques précises et obligées, par des réserves....Au-delà des différences, entre les quatre auteurs envisagés, de pratique d'écriture et de position au sein du champ universitaire, bien des traits rapprochent l'ensemble de ces narrateurs. On constate, en effet, chez tous, de manière plus ou moins prononcée, l'éloge du travail, le goût de l'effort (pour ces deux

dimensions dans une certaine mesure), l'amour du savoir et de la connaissance, le sens de la vertu voire de l'ascèse.

De même, nous avons mis en évidence que seule l'appartenance à une position sociale élevée peut autoriser la production d'un discours à visée posthume.

De plus, nous nous sommes interrogés sur les conditions de fixation et d'interprétation de ces formes littéraires. Ces deux autobiographies dans leur agencement en intrigue significative produisent une histoire, un récit exemplaire qui introduit cohérence là où elle n'est pas forcément. Nous avons encore affaire à la conception d'une histoire personnelle exemplaire, faiblement didactique dans son propos mais qui demeure inductive dans sa méthode. La conception de l'itinéraire personnel que ces deux autobiographes nous présentent est moins fondée que les deux précédentes sur l'idée d'utilité. Les faits étant toutefois encore mobilisés au service d'une vérité qui se veut témoignage.

Comme pour de nombreux auteurs, mais à des titres différents, nous avons affaire à un discours sur les origines. Le questionnement sur l'identité personnelle renvoyant nécessairement au groupe d'appartenance du narrateur. Le repli sur le passé peut revêtir, effectivement, deux significations distinctes. Dans le cas d'Ernest Lavisse ou de Jules Marouzeau, la remémoration rétrospective vise à s'accepter comme "transfuge", à assumer une trajectoire de rupture, à valider une irrémédiable séparation d'avec les origines. Chez Alfred Mézières et Ferdinand Baldensperger, au contraire, la visée remémorative consiste à s'affirmer dans le prolongement d'une destinée familiale, à se penser dans la continuité d'une histoire ancestrale, à endosser le poids d'un héritage.

CONCLUSION GÉNÉRALE.

De la biographie historique au journal intime, de l'autobiographie aux souvenirs d'enfance, l'écriture sur soi est un moyen privilégié pour étudier cette disposition particulière à raconter, à mettre en intrigue, avec une histoire, un début et une fin, des personnages, de l'action, des revers, des aléas et des rebondissements. Pourtant, les récits suscités ne peuvent pas être considérés comme le simple exposé objectif des faits ayant marqués l'itinéraire d'un individu. Raconter son histoire personnelle engage, en effet, une mise en forme globalisante et totalisante. Non point qu'il s'agisse de dire la totalité de son histoire. On ne rend compte jamais de tout ; on choisit, sélectionne, oriente, organise. Dans ces conditions, de quel récit l'autobiographie est-elle l'expression ? Quelle est cette forme discursive de présentation de soi ? Découvrir les procédures en oeuvre dans les écritures autobiographiques, repérer comment elles se pratiquent et pourquoi elles sont mobilisées, proposer une meilleure compréhension des rapports que l'on peut entretenir à son expérience, expliciter cet acte particulier d'engagement, de dévoilement et de présentation de soi qu'elle suppose, rendre compte des logiques cognitives et pratiques à l'oeuvre dans les représentations biographiques, telle fut la tâche que l'on s'est fixée au travers de cette enquête. Nous avons essayé d'analyser les présuppositions de ces gestes d'écriture et d'engager des analyses autour de ces pratiques par lesquelles les auteurs sont amenés à porter attention à eux-mêmes dans l'optique de découvrir la vérité de leur être. Notre interrogation a visé à chercher comment les autobiographes ont été amenés à pratiquer sur eux-mêmes un travail herméneutique, une oeuvre d'introspection. Il convenait ainsi de chercher quelles sont les formes et les modalités du rapport à soi par lesquelles les narrateurs se constituent, se posent comme objets et se reconnaissent comme sujets. Définir les conditions et les modalités par lesquelles l'auteur "problématise" ce qu'il est, ce qu'il fait et le monde dans lequel il a vécu c'est aussi aborder les dimensions historiques à travers lesquelles l'individu s'est donné comme pouvant et devant être pensé : la posture autobiographique se caractérisant, en effet, par la valeur absolue qu'on attribue à l'être dans sa singularité.

Nous synthétisons ici les principales remarques critiques présentées dans les chapitres qui précèdent. Nous ébaucherons ensuite, pour terminer, diverses pistes de réflexion.

Cette recherche a eu pour objectif essentiel de s'engager, avec un point de vue particulier, dans une histoire sociale et culturelle de l' institution scolaire. Histoire qui s'attache à saisir la production des catégories mentales à travers lesquelles un ensemble social, en l'occurrence quelques professeurs de lettres de la Sorbonne, entre 1880 et 1939, se représentent et se pensent. Nous nous sommes ainsi tout particulièrement intéressés aux conditions de production de l'image de soi et du corps professoral afin d'étudier, d'une part, la réalité sociale sous sa forme la plus incorporée et, d'autre part, la place du langage et de l'écriture dans l'étude des procédures d'intériorisation ou d'introspection comme instrument complexe de conquête d'un rapport proche et distancé à la biographie.

Soucieux de ne pas s'enfermer dans une définition prescriptive préalable, s'interdisant toute caractéristique préconstruite (ou supposée acquise) de l'autobiographie, on s'est attaché à reconstruire les mécanismes complexes qui contribuent à faire du récit personnel une pratique sociologiquement significative. Ainsi, comment interpréter la prétention de l'autobiographe, quand il conçoit son récit, à reconstruire son passé ? L'analyse du "pouvoir" qu'a le narrateur de refigurer le temps vécu ou l'étude des catégories mentales dans ses liens avec la perception de la biographie personnelle, a été à l'origine de nombreuses questions : Comment penser l'articulation des processus sociaux et des processus psychiques ? Comment fonctionne la construction littéraire du récit ? Quelles "raisons" poussent un individu à publier son autobiographie ? Comment parle-t-on d'une vie ? Comment procède la pensée pour classer les événements ou faits biographiques en "catégories" typiques ?...

Pour répondre à l'ensemble de ces interrogations, nous avons privilégié, dans l'analyse des quatre récits autobiographiques, davantage une sociologie de la production qu'une sociologie de la réception. Pour cela, nous avons traité les textes retenus par une méthodologie systématique d'analyses de discours consistant à dégager les thèmes organisateurs et à repérer les moments clés des histoires racontées. Puis, nous avons opéré la recombinaison de l'ensemble de ces matériaux afin de mettre au jour l'agencement articulé des thématiques qui sous-tendent ces récits.

Le retour sur les recherches accomplies conduit à la formulation de quelques précisions. Nous avons choisi de partir non de l'institution universitaire prise comme un bloc monolithique mais plutôt de l'expérience, singulière et collective, de ceux qui la font exister. Nous avons souhaité suivre des trajectoires de professeurs telles que les révèlent les autobiographies et ceci dans l'optique de Pierre Bourdieu qui affirme que l'on peut "Demander la solution de tel ou tel problème canonique à des études de cas"¹. L'échantillon à la base de cette enquête n'est pas (et n'a jamais prétendu être) représentatif au sens statistique du terme. Néanmoins, et bien que limitée à quatre récits, l'analyse sociologique des homologues entre les trajectoires sociales et les écritures autobiographiques a eu pour ambition d'aller au-delà du singulier.

Notre étude a porté sur la grammaire des pratiques autobiographiques. Les écritures dites "personnelles" ne peuvent se comprendre, tout d'abord, qu'à partir d'un passé incorporé. Le rapport à soi engagé dans ce type de récit se tissant, selon nous, entre le collectif et le singulier. Plus précisément, notre approche nous a permis, à travers l'analyse de ces quelques écrits, d'explicitier les dispositions et les catégories de perception ou d'appréciation que les auteurs engagent dans leurs pratiques ainsi que de montrer ce que les représentations de soi doivent à des processus collectifs d'incorporation, largement inconscients. On touche là au caractère central d'une recherche qui a eu pour objectif d'analyser les "déterminants sociaux" qui structurent les images de soi et qui pèsent sur les pratiques autobiographiques. Pour cela, nous avons cherché à mettre en correspondance des indicateurs de position dans le champ social et des indicateurs de prises de position (types et organisation des discours...).

S'il est certain que la réalité vécue diffère de ce qu'en disent les autobiographes, ces dernières constituent néanmoins un matériel précieux. L'analyse des souvenirs d'Ernest Lavisse, de Jules Marouzeau, d'Alfred Mézières et de Ferdinand Baldensperger nous a permis de répondre à un certain nombre d'interrogations en soulignant, par-delà des différences essentielles, les constantes communes à

¹ Bourdieu (P.), *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éd. du Seuil, 1992, p. 250.

l'oeuvre dans ces récits : reconstitution de filiation, ancrage dans un milieu ou un terroir (afin de marquer la solidarité du narrateur avec sa lignée et sa communauté d'appartenance), légitimation d'une réussite et apologie d'un système de valeurs. Plus précisément, conservatoire d'une mémoire, la conscience de l'ascendance permet à l'autobiographe de valider son identité personnelle en s'affiliant à une histoire collective. Plus haut peut être remontée la chaîne des filiations et plus loin situé l'aïeul qui le premier a accumulé le capital de gloire que ses descendants ont l'obligation de faire fructifier, plus éclatante semble être la valeur individuelle des auteurs. Par-delà ces évocations, le lecteur assiste successivement et de manière plus ou moins variable à la naissance précoce d'une vocation au sein d'une famille chaleureuse et attentive, aux soubresauts d'une jeunesse innocente et pure, aux déceptions des débuts et/ou aux souffrances d'un rude apprentissage, à la cueillette des premiers lauriers et au bonheur d'un succès bien mérité fruit d'une longue patience et d'une énergie quotidienne. Le tout enlevé sur un ton plaisant, variablement édifiant, parfois lisse et vide. Dans leur souci d'explicitation, les auteurs ne négligent pas non plus de s'attacher à des "détails" plus infimes qui peuvent sembler, de prime abord, insignifiants mais qui au contraire nous donnent à lire une réalité moins "codifiée" mais surtout très significative.

Tout au long de cette recherche, nous avons eu pour objectif de démontrer que ce patrimoine commun de thèmes, de représentations et de "stéréotypes" est un instrument essentiel de connaissance renvoyant à ce que Pierre Bourdieu nomme un "habitus". Nous avons voulu évaluer, en effet, en quoi ces schèmes de pensées et ces catégories mentales au moyen desquelles les autobiographes pensent et signifient leur passé, leur vécu, leur quotidien, leur position sociale et professionnelle renvoient à leur trajectoire mais aussi à l'histoire du champ universitaire dont ces "instruments" sont les produits intériorisés. Ainsi, ces manières instituées et quasi récurrentes de présentation de soi, d'affirmation de sa valeur sociale et publique, d'assurance statutaire donnée à la postérité, fait de thèmes obligés, de valeurs hautement proclamées et de poncifs moraux, représentent des façons collectivement et institutionnellement reconnues de se représenter, de se penser et de se donner à voir. L'analyse de ces schèmes de perception

qui constituent des catégories mentales essentielles contribue dès lors à faire de ces textes des documents sociologiquement pertinents pour la compréhension d'un champ professionnel.

Comme nous l'avons déjà signalé, notre recherche a contribué à révéler de quelle manière les catégories représentatives mobilisées dans les autobiographies sont l'intériorisation des dispositions correspondant aux trajectoires que les auteurs ont parcourues dans le champ social. L'habitus d'un agent étant à la fois l'expression d'une position sociale et la traduction d'une trajectoire. Ainsi, nous avons pu montrer de quelle façon celle-ci tend à façonner les représentations que l'on peut se faire de sa biographie et de sa personne. A ce titre, il est particulièrement intéressant de rendre compte des narrations rédigées par des auteurs provenant de milieux "modestes" quant aux capitaux économique et culturel. Dans ces cas là, où la profession d'universitaire est la traduction visible d'une rupture sociale d'avec les origines, les récits acquièrent une signification particulière en nous donnant à lire l'histoire d'une trajectoire problématique (et d'un rapport donné à celle-ci), d'un "déracinement", d'une acculturation, d'une sorte de "socialisation différentielle". La conscience aiguë qu'Ernest Lavis et Jules Marouzeau ont de leur trajectoire sociale dont l'obtention de titres scolaires a constitué pour eux le signe inaliénable de la promotion et de l'accès à une élite fermée détermine de manière prépondérante la manière qu'ils ont de se penser ou de se donner à voir et le retour "obligé" sur eux-mêmes dont les narrations manifestent l'expression. L'accès à leur position universitaire qui leur a permis d'échapper au sort commun ayant supposé, selon leur perception, une suite ininterrompue et patiente de "miracles", c'est-à-dire, en réalité, d'efforts, de disciplines, de soumissions, de "censures" perçues comme autant d'indices et de signes de leur élection ou élévation. Dans ces conditions, ces professeurs ne risquent pas d'oublier l'enchaînement de leurs chances et l'alternative sociale que l'école a pu constituer pour eux. Le passé qui leur a permis de devenir ce qu'ils sont se transformant en un objet de contemplation et de nostalgie. Plus précisément, en s'étendant surtout sur leur enfance et sur leur enracinement local ainsi que sur certaines étapes de leur trajectoire, les récits permettent aux auteurs de mieux mesurer le chemin parcouru. Pour des témoins rompant d'une manière irréversible avec leur milieu

d'origine, écrire sur soi en qualité d'acte de reconnaissance et de maîtrise ou de gestion du "moi intime", représente un moyen pertinent de renouer le fil du temps, de faire l'histoire d'une existence en inscrivant le présent dans la continuité, de donner sens et cohérence, direction et unité à un cheminement douloureux. La démarche d'Ernest Lavisce ou de Jules Marouzeau est ainsi souvent la même : on tente de retracer l'histoire de sa vie (ou plutôt de ses jeunes années), d'en saisir les personnes marquantes, les épisodes centraux, les moments phares à partir desquels on est devenu ce que l'on est. "Démunis" d'une représentation unitaire de soi ajustée à la position que ces narrateurs occupent, hésitant sur la nature et les significations de leur trajectoire, se questionnant sur ce qu'ils ont été et sur ce qu'ils ne sont plus, anxieux, au terme d'une existence bien menée de "transfuge", de l'image que l'on conservera d'eux, voulant faire oeuvre de "contrition" face à une mort plus proche, ces auteurs peuvent avoir besoin pour se définir dans le présent et afin d'assumer ces interrogations de mobiliser des zones entières de leurs souvenirs. Ainsi, l'engagement dans l'écriture autobiographique, comme mise à distance de soi en qualité d'objet de réflexion, est le signe d'un questionnement déterminant et récurrent des agents sur eux-mêmes, d'un projet de restitution de soi dans la perspective d'un vécu référencé et d'une trajectoire recensée, d'une affirmation de sa singularité dans la recherche d'une "solidarité retrouvée" aux origines et aux communautés d'antan.

Pour Ernest Lavisce et Jules Marouzeau, les années de formation sont les vecteurs fondamentaux et les canaux essentiels du retour sur soi et de l'expérience introspective. C'est pour l'ensemble de ces raisons, que ces deux auteurs ressentent la nécessité de dire et de témoigner de l'itinéraire scolaire afin de lui donner sa dimension véritable, celle d'une victoire contre l'inertie des positions sociales . L'école est perçue, pour ces échappés, comme le symbole de la réussite, de la mobilité et de l'ascension sociale. On comprend davantage, dans ces conditions, pourquoi l'idéologie de l'école méritocratique donnant prétendument à tous les mêmes chances est si présente chez ces deux "rachetés". Ces derniers, grâce à un travail de conversion, sont d'autant plus enclins à adhérer aux thèmes du "progrès social", du "devenir historique", de "l'espérance" et à ceux de l'école républicaine, des

vertus optimistes et volontaristes du système d'enseignement qu'ils en sont les produits les plus légitimes.

A contrario, le sentiment de sécurité ou de continuité que peuvent ressentir tous ceux qui, comme Alfred Mézières ou Ferdinand Baldensperger, ont eu accès à la culture par des voies moins douloureuses, favorise, sans conteste, la "désinvolture sérieuse", le "dilettantisme studieux", la certitude et la confiance de et en soi. Pourvus d'une image moins ambivalente et complexée d'eux-mêmes, d'un rapport plus apaisé et détendu au passé et à leur propre vécu, d'une vision moins culpabilisante ou "honteuse" de l'histoire personnelle, ces "élus" engagent dans l'écriture autoréférencée un projet esthétique, créateur et littéraire plus ample. Fait de certification de soi plus que d'expiation, de continuité que de rupture, l'élu a le sentiment d'avoir reçu en héritage une grâce qu'il se doit de maintenir ou d'amplifier. Héritier soucieux de l'héritage, descendant confirmé aspirant à tenir son rang, le dilettante est moins incliné à édifier, à élever, à moraliser, à donner en exemple, à prendre le témoignage autobiographique pour une "quête identitaire" qu'à affirmer une distinction, une différence, une nature irréductible.

Au-delà de ces considérations, nous avons aussi souhaité démontrer que les quatre autobiographies étudiées présentaient la particularité d'enregistrer le produit d'un travail d'énonciation et de définition aux effets symboliques particulièrement complexes. C'est dire que l'objet même de cette étude, nous obligeait, d'une part, à nous questionner de manière fondamentale sur ce travail de mise en forme et de mise en représentation, et, d'autre part, à en saisir les effets d'explicitation et de réalité. Nous avons montré que les narrations peuvent être considérées comme des systèmes symboliques où s'expriment et font exister une certaine représentation du monde social et du champ universitaire ou intellectuel plus généralement. Ces effets de réalité qui sont au fondement même de toute croyance collective tenant à plusieurs facteurs.

On constate tout d'abord, que ces discours doivent être appréhendés comme de fortes "paraboles collectives" dans lesquelles les éléments biographiques sont reformulés, réinterprétés et réordonnés (grâce à l'organisation du contenu et aux possibles accentuations

dramaturgiques) de façon à s'enchaîner dans une démonstration dont l'efficacité persuasive est certaine et dont la finalité peut être conçue comme civique. Ces narrations nous témoignent, en effet, d'une véritable "philosophie socio-politique". Ces récits étant d'autant plus efficaces qu'ils enferment des philosophies de l'histoire et des représentations "volontaristes" ou "conservatrices" de l'ordre social. Les leçons que nous donnent à lire des autobiographes comme Ernest Lavisse ou Jules Marouzeau se veulent "naturellement démocratiques". Contre les privilèges de la naissance, leur triomphe annonce la carrière ouverte aux mérites et aux talents. Malgré ces proclamations de principe, hautes en couleur, ce "dogmatisme" patriotique et républicain peut conduire, parfois, à une apologie de l'inertie sociale et des valeurs collectives ou morales les plus conservatrices. Nous sommes dès lors en présence de monuments civiques et pédagogiques. L'histoire personnelle devenant allégorie républicaine et parabole morale, oeuvre didactique et démonstration éthique. Ainsi, ces textes visent l'édification et l'exemplarité. Ils ne racontent pas une vie mais une fable.

Une seconde remarque, très proche sur le fond de la précédente, s'impose également. Tous ces discours professoraux ont pour thème central l'acquisition du capital culturel qui est vécue variablement sur les registres du mérite, de l'héritage, du don, de la vocation ou de l'élection. C'est pour l'ensemble de ces raisons que les autobiographies que nous avons étudiées se donnent à lire en général comme de magnifiques odyssées intellectuelles. En insistant surtout sur les conditions de leur apprentissage de la fonction intellectuelle (années d'enfance, cursus scolaire, naissance précoce d'une curiosité intellectuelle, développement de dons, épanouissement de la vocation, rupture avec le monde "profane"...), les auteurs contribuent (grâce à un tri nécessaire pour rendre le passé conforme à la vocation prétendue) à faire croire et à faire adhérer à l'illusion que l'on s'accomplit intellectuel, malgré le travail et la patience, par une sorte de charisme acquis ou transmis, par une quasi "magie", élection, essence ou naissance. Cette expression de "l'idéologie professionnelle des intellectuels"¹ qui confère à ces derniers une genèse "non sociale", une transcendance et des attributs symboliques très forts est doublement significative. Elle donne à

¹ Bourdieu (P.), *Questions de sociologie*, Paris, Éd. de Minuit, 1980, p. 70.

voir, d'une part, que le propre des champs universitaire et intellectuel c'est d'"imposer" à ses membres des codes historiques de déchiffrement de la trajectoire qui n'admettent généralement que le langage enchanté de la vocation et, d'autre part, que la mobilisation de ces propriétés distinctives a pour effet de contribuer, en ces temps de reconstruction, de fondation ou de pérennisation de l'espace social qu'est l'Université, à instituer, à assigner et à officialiser la figure sociale de l'excellence professorale. Ainsi, l'autobiographie en sa qualité de travail de catégorisation réalise une véritable entreprise d'objectivation.

Une troisième remarque, enfin, généralisant les deux précédentes, concerne les impacts induits par les récits autobiographiques. Ces textes à la structure simple engendrent d'autant plus d'effets de croyance que leurs auteurs sont des personnes reconnues et légitimées par le champ universitaire et des agents habilités du fait du professorat à produire des discours légitimes. Cette légitimité d'institution peut autoriser les universitaires les plus nantis symboliquement à incarner "la personne collective" qu'est l'Université, à parler au nom de tous, à universaliser en quelque sorte leur histoire propre comme si le destin de cet univers devait pouvoir se lire à travers quelques chroniques individuelles exemplaires. Ainsi, il y a identification et assimilation du discours individuel au discours collectif. Dans ces conditions, nous comprenons mieux de quelle manière celui qui est institué, reconnu, se sent sommé, dans l'écriture, d'être à la hauteur de son statut, d'être conforme à sa position et d'être respectueux de la définition admise et légitime du rôle professoral. Ceci se traduisant par des modalités particulières de mise en forme, par des thématiques précises et par des réserves ou pudeurs portant sur certains sujets jugés peu pertinents pour la démonstration souhaitée. Ainsi, on peut repérer ce que le groupe tient pour "interdit" et "risqué".

Pour finir, cette recherche a permis de réfléchir sur la maîtrise qu'a le monde universitaire (à la différence des catégories dominées) d'agir sur sa propre représentation. En imposant une image particulière, obligée, ennoblée de lui-même et de l'universitaire plus généralement, tentation hagiographique oblige, l'auteur entend à ce qu'il n'y ait aucun hiatus possible entre ce qu'il pense être et ce que les lecteurs doivent penser. L'autorité légitime a le pouvoir symbolique dans cette situation

précise de faire reconnaître comme fondés ses discours, ses catégories de représentation et ses principes de vision. Nous devons admettre que l'autobiographie représente un instrument essentiel d'action symbolique contribuant à renforcer les intérêts, en terme de reconnaissance sociale, du narrateur et du champ universitaire plus généralement.

Ce à quoi conduisent ces recherches, c'est à un mode d'étude susceptible d'être transféré à d'autres cas, à d'autres familles de problèmes. Progressivement spécifiées en catégories de textes mais aussi en analyses internes des oeuvres, le repérage des homologues entre trajectoires biographiques et pratiques d'écriture peut contribuer à une meilleure compréhension d'actes qui fonctionnent comme principes de construction et de reconstruction identitaire. Contre la vision lettrée de la littérature comme création désintéressée, auto-suffisante, l'enquête sociologique, attentive aux points de vue des narrateurs, permet de mettre au jour les "intentions" des autobiographes, les "intérêts" qu'ils investissent dans leurs écrits, les "usages" qu'ils en font, les "effets" qu'ils en attendent, les "bénéfices" qu'ils en retirent.

Au coeur de la problématique autobiographique qui met au centre de son argumentation le projet de "faire un tri", de mettre en ordre, de distribuer les souvenirs dans la perspective d'un bilan, se joue une définition complexe des rapports liant transmission, reviviscence et rapport réflexif à soi. En donnant à voir les limites définies de ce qui est socialement mémorisable, explicable, présentable, notre recherche a permis de saisir quelles sont les conditions sociales de construction du souvenir et de quelle manière l'écriture biographique représente une expression d'un travail de justification et de rationalisation de la trajectoire. En tant que mode d'inscription et d'évaluation des activités humaines dans la durée, la narration autobiographique systématise une lecture rétrospective du parcours personnel, favorise un processus de ré incorporation de l'histoire individuelle, développe un effort d'intégration totale du vécu. Point d'amarre pour la pensée, ces récits représentent des moyens efficaces pour mettre de l'ordre dans le désordre des perceptions, sentiments et expériences, pour donner cohérence et sens et pour procurer un sentiment de sécurité. Thérapeutique ou cathartique, le témoignage personnel contribue à relâcher les tensions, à nuancer les frustrations ou les inadaptations en même temps qu'à accroître la

confiance de son auteur dans la pertinence de son existence. C'est cette volonté de trouver le vrai c'est-à-dire le fixe, le stable, l'identique et le non-contradictoire qui guide l'acte d'écriture. Il y a l'aspiration essentielle et fondamentale à se situer définitivement en dehors de toute contradiction, d'accéder à la plénitude de soi-même. C'est aussi dans ce rapport de l'être au langage, dans cette procédure de transformation, que l'écriture autobiographique révèle comment, dans telles ou telles conditions, les narrateurs deviennent "agents-sujets", se constituent pleinement. Ainsi, au terme de ce travail de retour sur soi, on peut restituer à la notion d'agent sa part de singularité et d'historicité.

Parvenant au terme de ce parcours d'exposition, il nous semble que quelques questions restent en suspens et méritent d'être posées. La présente conclusion, malgré son titre et sans aucun paradoxe, se veut une introduction à certaines perspectives que la sociologie pourrait sans doute adopter avec profit.

L'étude entreprise nous a conduit à repenser nos propres représentations ou constructions mentales, nos catégories de pensée et nos modes de perception du temps et de l'espace. La question du temps raconté et des temporalités individuelles ainsi que la notion de succession et de durée sont au centre de notre réflexion. Le temps est un construit. Il faut dès lors l'observer et le définir. Nous avons pu mettre en évidence de quelle manière la représentation des divisions du temps biographique varie et paraît être dans l'ordre naturel des choses. Ces catégories fonctionnent comme des principes de vision, comme un système normatif de catégories de perception en qualité de produits naturalisés de l'histoire et incorporés dans les habitus. Nous avons pu rendre compte de "cadres sociaux", de marqueurs collectifs, de classifications temporelles (avant-après, passé-présent...) que les autobiographes mobilisent pour penser leur singularité. Tous les auteurs possèdent une représentation de leur propre existence comme étant celle d'un être vivant qui est passé de l'enfance à la maturité, qui vieillit et qui mourra tôt ou tard. Cette image commune de l'identité personnelle comme un continuum de changements, comme une individualité connaissant croissance et déclin, induit aussi des variations et des fluctuations. Elle reflète, de même, de manière essentielle, le niveau relativement élevé de certitude de soi que manifestent ces narrations.

Par delà ces considérations, l'un des facteurs importants des systèmes sociaux provient de la nécessité de se survivre. Nous avons pu mettre en évidence que l'autobiographie revêt une signification éminemment ambiguë ou se mêlent à la fois la référence à l'intimité de la mortalité grâce à des rituels d'écriture pour l'intégrer, la domestiquer, la rendre acceptable et la dimension publique et potentiellement posthume du témoignage rédigé. En sa qualité de livre mémorial, d'épitaphe, de Panthéon littéraire, d'histoire ou de chronique des mortels, de discours de survivant, ce type de narration, comme quête de distinction personnelle, se met au service de l'inoubliable. On peut considérer cette pratique d'écriture en sa qualité de pratique sociale comme un vecteur de gestion de l'image publique. En se présentant, en se qualifiant et en se classant, on veille à l'intégrité de sa figure posthume et à une quasi immortalité.

C'est aussi dans sa fonction de témoignage, de confession publique et de rituel d'aveu, d'attention, de soupçon, de déchiffrement, d'auto-accusation, de renoncement, de combat qu'il convient d'interroger la narration autobiographique. Les écritures "personnelles" nous renvoient autant au domaine de "l'auto-savoir" individuel qu'à celui du "pouvoir". Forme d'édification pour les uns ou de pénitence publique en sa qualité de conversion, d'espérance et de certitude de salut pour les autres, lieu privilégié du souvenir, du regret, du pardon, de l'amende honorable, de la faute, le témoignage comme procédure corrective doit être appréhendé non seulement comme un mode de gestion de la conscience de soi mais aussi comme un lieu d'effet du contrôle social. En plaçant l'individu dans le "champ de surveillance" ou sous le "jugement du public", l'examen et la restitution de soi doivent être appréhendés comme une forme de procédure autodisciplinaire et comme une expression particulière d'un travail de normalisation. Cette intensification du rapport à soi que supposent ces pratiques d'écriture par lesquelles on s'objective comme agent, cette régulation du vécu et du ressenti passant par des discours "volontaires", constituent une manière d'autocontrainte et d'autodiscipline : il faut avouer, s'avouer à soi-même et avouer aux autres. On doit envisager les narrations dites "personnelles" comme l'expression d'une forme de régulation, de surveillance et de maîtrise de soi. Les écritures biographiques installent l'auteur dans une

vigilance interrogative. Cette soif de savoir, de se connaître, de s'évaluer, de s'analyser et de s'avouer apparaît comme la condition première du salut. On doit cependant admettre que le relâchement partiel et historique de ces dispositifs intériorisés de contrôle, de censure, d'interdiction, de mutisme ou d'autocontrainte ordinairement exercés sur l'expression des émotions, des pensées, des expériences, que ce soit dans la sphère de l'existence publique ou privée, explique qu'on assiste de nos jours, à l'élargissement des thématiques autobiographiques, à l'affaiblissement des rhétoriques de l'allusion et de la métaphore ou des discours clandestins et codés et à la "neutralisation" des domaines qu'on se refuse à dire ou qu'on s'interdit de nommer.

En mettant davantage en évidence la conduite ou l'éthique de vie d'un personnage sur l'itinéraire ou la chronologie événementielle, factuelle et précise qu'il parcourt dans son existence, l'autobiographe peut se contenter d'informations lacunaires et laisser dans l'ombre des pans entiers de son cheminement. Il s'agit avant tout de révéler les vertus d'une personnalité à travers l'évocation de certaines postures et actions particulièrement brillantes. Ainsi, le témoignage personnel, par sa vocation à l'édification, par son effet de modèle accompli et de figure significative, par son intention propagandiste ou exhortative, favorise, chez le lecteur, un "apprentissage" par l'exemple. Parce que cet écrit doit expliquer, convaincre, prescrire, on peut l'envisager, en qualité de discours panégyrique, de tableau de la moralité publique rédigé par une personne reconnue, comme un guide social pour l'action et comme un cadre collectif de références pour se diriger. En activant des valeurs, en proposant des buts ou objectifs à atteindre et des moyens appropriés, en établissant des limites à l'action permise, en définissant des priorités, en suggérant des choix et en offrant à lire des principes de légitimité, le récit autobiographique en tant que champ des possibles peut être appréhendé comme objet public, modèle d'identification pour les conduites sociales, doctrine d'action et mode de socialisation.

Du souvenir reconstruit à la mémoire réfléchie en passant par la réminiscence "spontanée", nous sommes au centre d'une problématique essentielle. C'est dans la confrontation entre passé et présent, entre oubli et silence, réminiscence et omission, réalité et imagination, que l'on peut s'introduire au plus loin de la complexité du

monde social intériorisé. Instrument de définition de la place occupée par l'homme dans l'univers et dans le champ social, outil intégrateur et synthétique, vecteur de la construction du rapport de l'individu au temps, l'écriture autobiographique comme technique d'enregistrement nous donne à lire cette possibilité pour lui d'être à la fois le sujet et l'objet de sa propre connaissance. S'interroger sur les fondements de la rhétorique de l'aveu ou de la confession, sur les raisons que les agents ont de faire ce travail de mémoire que constitue l'acte de mettre en scène et de rendre public leur passé, c'est contribuer à renforcer une histoire de la sensibilité, de la subjectivité et de l'entendement afin de contribuer à satisfaire au grand projet durkheimien de fonder une science sociale des catégories de l'esprit humain.